

<b>Zeitschrift:</b>	Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses
<b>Herausgeber:</b>	Alliance nationale de sociétés féminines suisses
<b>Band:</b>	22 (1934)
<b>Heft:</b>	440
<b>Artikel:</b>	Variété : les expériences d'une femme reporter
<b>Autor:</b>	Vuillomenet, Jeanne
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-261715">https://doi.org/10.5169/seals-261715</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

lant, mal posé par beaucoup de femmes, qui se représentent que tout est sauvé, que tous les maux dont nous souffrons seront guéris, parce que le peuple sera appelé à décider le printemps prochain si notre Constitution de 1874 doit être révisée ou non de fond en comble. Que cette révision ouvre la possibilité d'introduire chez nous le vote des femmes, cela est indéniable, quoique l'aboutissement paraisse peu certain, vu la mentalité actuelle de notre peuple masculin; mais, d'autre part, et du point de vue de l'idéal démocratique qui nous tient aussi si fortement à cœur, aurons-nous à gagner ou à perdre à une révision constitutionnelle? Nos libertés essentielles, nos institutions fédéralistes, nos principes égalitaires ne risquent-ils pas d'être surtout restreints et amoindris, non seulement parce que les demandes de révision proviennent de côté réactionnaire, mais aussi puisque la Constitution actuelle étant — exception faite, bien entendu, du suffrage féminin — si complètement démocratique, que tout changement serait forcément restrictif?

C'est là le gros problème qui se pose, aux hommes comme aux femmes, et quelle meilleure éducation civique pour ces dernières, que d'étudier et d'en chercher la réponse durant l'hiver qui vient? Aussi apprendra-t-on avec satisfaction qu'au cours de la séance de Comité qui a suivi l'Assemblée, il a été décidé de constituer une Commission d'études en commun de ce sujet entre le groupement « La Femme et la Démocratie », l'Association pour le Suffrage, et la Commission d'Études législatives de l'Alliance de Sociétés féminines suisses; et ne s'étonnera-t-on pas qu'une bonne partie de la discussion dimanche dernier ait roulé sur cette question de révision, et les meilleurs moyens pour les Sociétés féminines de la porter devant leurs membres.

Mais d'autres sujets encore ont été traités. Après M<sup>e</sup> Fierz (Zurich), qui préside ce groupement suisse avec autant d'autorité que de bonne grâce tranquille, on a entendu M<sup>e</sup> G. Gerhard (Bâle), qui a brossé le tableau de la situation actuelle, montrant à côté de l'effort déjà accompli tout ce qu'il reste encore à faire, et insistant sur l'importance des questions économiques qui dominent actuellement toute notre vie nationale, et des solutions que certains préconisent, telles par exemple celle du système corporatif. D'autre part, M<sup>e</sup> Kissel-Brutschy (Rheinfelden), présidente de la Commission de propagande des femmes socialistes suisses, a évoqué avec chaque les difficultés de la vie de la femme ouvrière, et indiqué que, parmi les différents points sur lesquels il peut y avoir accord entre le mouvement qu'elle représente et nos organisations féminines politiquement neutres (assurances sociales, droit au travail de la femme mariée, législation protectrice de l'ouvrière; et ici M<sup>e</sup> Kissel s'est déclarée, au nom de ses compagnes, carrément opposée à la tendance de l'*Open Door*), la lutte pour la démocratie figure en bon rang. Enfin, M<sup>e</sup> Grüttner (Berne) a donné quelques informations sur le travail accompli dans le canton de Berne et apporté quelques suggestions d'ordre pratique.

Une longue, mais utile séance de Comité a encore suivi cette séance, coupée de conversations particulières, d'échange d'idées et de

## VARIÉTÉ

### Les expériences d'une femme reporter

Ecrivain et journaliste fixée à Paris, M<sup>e</sup> Alexandra Roubé-Jansky voulut profiter d'un voyage en Extrême-Orient pour interviewer l'empereur du Manchukoo pour le compte du journal *Paris-Soir*, et a rapporté de sa « mission » des impressions plus amusantes qu'intéressantes.

Le premier empereur du Manchukoo a été proclamé le 1<sup>er</sup> mars 1934, sous le nom de P'u Yi, qui se prononce Pou-Yi. Empire d'un million de kilomètres carrés et presque quarante millions de sujets. Première impression d'Alexandra Roubé-Jansky: On n'entre pas chez P'u Yi comme à la Chambre française!

Demande d'audience. Réponse courtoise, mais ferme: « Jamais on n'a entendu dire qu'un empereur ait condensé à consacrer, ne fut-ce qu'une minute, à la curiosité d'une femme. » Petit jeu des lettres de recommandation. Enfin, au bout de trois jours d'attente, une voix sèche dit au téléphone: « Mademoiselle, l'audience vous est accordée. Vous serez reçue par Sa Majesté en personne, demain matin à onze heures. Auparavant, ce soir à six heures, le maître de cérémonies du palais et votre interprète viendront vous « préparer. » (sic)

La préparation à quoi? Alexandra Roubé-Jansky se la demande. En France, quand on vous prépare, pense-t-elle, c'est en vue d'une opération. Chez moi, en Turquie, quand on prépare une femme, c'est en vue du mariage...

Un peu inquiète, elle reçoit à six heures tapant deux hommes graves qui se glissent mystérieusement dans sa chambre. L'un d'eux, en jaquette à l'européenne, est l'interprète, l'autre en robe chinoise couleur taupe est Monsieur Ma-à, le maître de cérémonies. Ils la regardent de leurs yeux bridés, échangent des phrases qui sonnent comme « Tchikangchit choutchou » et l'interprète questionne:

— Mademoiselle, quelle robe mettrez-vous de matin?

— Puisque l'entrevue a lieu le matin, une tailleur sombre.

— Oh! non, il faut une toilette convenable, une robe longue...

— Une robe du soir, alors, à onze heures du matin?

— ...Pour parler à l'empereur, il faut avoir une face.

— Mais j'en ai une, répliqua la journaliste étonnée. J'ai un nez, des yeux, une bouche.

— Tt! Tt! Ce n'est pas cela. C'est la face. La représentation, l'apparence. Montrez-nous vos habits.

Les messieurs graves se décident pour une robe de taffetas à grandes fleurs et décolleté très bas. « Vous comprenez qu'une femme, on n'en a jamais reçue. Votre demande nous a très embarrassés. Nous avons dû tenir un conseil spécial. Et le chapeau? Quel chapeau mettrez-vous? »

Alexandre Roubé-Jansky commence par protester. Avec une robe du soir, on reste mi-été, explique-t-elle. C'est impossible, paraît-il, et le triage des couvre-chefs commence: ce grand chapeau cache votre visage... ce bérét est irrespectueux... Ma-à saisit un vieux canotier breton bleu marin foncé, déjà fatigué par les voyages et déclare qu'il fera l'affaire. « Je pourrais peut-être qu'il fera l'affaire. »

Le lendemain, à 11 heures, Alexandra Roubé-Jansky se présente au palais, vêtue d'un tailleur noir et d'un canotier bleu marin. L'interprète la regarde de ses yeux bridés, et l'empereur, qui a été préparé à la toilette convenable, la regarde fixement. C'est l'empereur. Il tend la main à la journaliste et la prie d'asseoir. Elle pose des questions, l'interprète traduit, l'empereur répond.

— Viendrait-il à Paris? Il en a grande envie.

— Comment passe-t-il son temps? — Je me lève à sept heures du matin. Je bois une tasse de café noir et je lis les journaux de mon pays jusqu'à neuf heures. Après quoi, je donne mes audiences, je reçois mes ministres, mes généraux, je décide des affaires courantes, puis je déjeune à midi. De une heure à trois, je m'assieds, je ferme les yeux, je me recueille... je pense. Je pense à un tas de choses. Il est indispensable de rester deux heures chaque jour les yeux clos et de penser. De trois à cinq heures, je joue au billard, au tennis, au golf ou je monte à cheval. De cinq à sept encore les ministres ou, s'il n'y a rien à faire, je cause avec l'empératrice. A sept heures, le dîner; après dîner, la lecture et, à dix heures, je vais dormir. »

— Quelle musique? — Quelle musique? — La T. S. F. — Quelles lectures? — Les journaux.

Après maintes politesses, l'étrangère demande si P'u Yi ne s'ennuie pas de vivre dans cette ville d'Hsinching, éventrée par les constructions nouvelles et d'essuyer les plâtres. Mais l'interprète traduit et rétorque, indigné, que l'empereur n'essuie rien.

Les questions sur des points autres que les bagatelles précédentes, l'empereur les étude.

Quand il ne veut pas répondre, il interroge lui-même. Sur la vie parisienne, sur ce que l'étrangère pense de la cuisine chinoise, etc. Il a pourtant un état et s'écrie: « Pourquoi toutes les nations sont-elles en ce moment en pareille présentation? Pourquoi tous les pays sont-ils si égoïstes? Pourquoi tant que tous les peuples vivent en paix, que tous les hommes soient frères, qu'il n'y ait jamais de guerre. Dites de ma part aux Français que je leur souhaite l'apaisement, la prospérité, le bonheur. »

Cérémonieuse poignée de main au dernier descendant de la dynastie Manchu et Alexandra Roubé-Jansky se retire. Des ministres et des généraux, intrigués par la longueur inusitée de l'audience, accourent, l'interrogent et prennent des notes sur des calepins aussi gravement que s'il s'agissait de secrets d'Etat. À l'hôtel, le téléphone retentit sans cesse. Fleurs. Invitations.

« Qu'est-ce que ces gens peuvent bien s'imaginer? se demande la journaliste. Vite mes bagages et filons. »

— Je ne prends pas de parapluie? dit la journaliste, exaspérée...

Ironie perdue. Le lendemain, décolletée jusqu'au reins, son vieux chapeau sur une chevelure artistement bouclée, notre journaliste arrive au palais non sans que M. Ma-à ait fourré son long doigt dans son sac pour s'assurer qu'il ne contient pas de mignon revolver.

Attente dans un salon plein de meubles disparaît, fanés, usés. Un boy apporte à l'étrangère une tasse de thé brûlant et des serviettes pliées trempées dans l'eau bouillante. Ces serviettes sont pour le visage et sont censées calmer les nerfs. Refus de la journaliste qui jamaïs ne fut très tranquille, mais s'ennuie, car le temps dure. Enfin son tour vient: elle entre dans un salon sans luxe et à l'impression de se trouver « chez la veuve d'un capitaine d'infanterie coloniale qui loue des chambres meublées pour augmenter sa mesquine retraite ». Déboué au milieu de la pièce et très ráide, un jeune homme, maigre, pâle en dolman kaki, la regarde fixement. C'est l'empereur. Il tend la main à la journaliste et la prie de s'asseoir. Elle pose des questions, l'interprète traduit, l'empereur répond.

— Viendrait-il à Paris? Il en a grande envie.

— Comment passe-t-il son temps? — Je me lève à sept heures du matin. Je bois une tasse de café noir et je lis les journaux de mon pays jusqu'à neuf heures. Après quoi, je donne mes audiences, je reçois mes ministres, mes généraux, je décide des affaires courantes, puis je déjeune à midi. De une heure à trois, je m'assieds, je ferme les yeux, je me recueille... je pense. Je pense à un tas de choses. Il est indispensable de rester deux heures chaque jour les yeux clos et de penser. De trois à cinq heures, je joue au billard, au tennis, au golf ou je monte à cheval. De cinq à sept encore les ministres ou, s'il n'y a rien à faire, je cause avec l'empératrice. A sept heures, le dîner; après dîner, la lecture et, à dix heures, je vais dormir. »

— Quelle musique? — Quelle musique? — La T. S. F. — Quelles lectures? — Les journaux.

Après maintes politesses, l'étrangère demande si P'u Yi ne s'ennuie pas de vivre dans cette ville d'Hsinching, éventrée par les constructions nouvelles et d'essuyer les plâtres. Mais l'interprète traduit et rétorque, indigné, que l'empereur n'essuie rien.

Les questions sur des points autres que les bagatelles précédentes, l'empereur les étude.

Quand il ne veut pas répondre, il interroge lui-même. Sur la vie parisienne, sur ce que l'étrangère pense de la cuisine chinoise, etc. Il a pourtant un état et s'écrie: « Pourquoi toutes les nations sont-elles en ce moment en pareille présentation? Pourquoi tous les pays sont-ils si égoïstes? Pourquoi tant que tous les peuples vivent en paix, que tous les hommes soient frères, qu'il n'y ait jamais de guerre. Dites de ma part aux Français que je leur souhaite l'apaisement, la prospérité, le bonheur. »

Cérémonieuse poignée de main au dernier descendant de la dynastie Manchu et Alexandra Roubé-Jansky se retire. Des ministres et des généraux, intrigués par la longueur inusitée de l'audience, accourent, l'interrogent et prennent des notes sur des calepins aussi gravement que s'il s'agissait de secrets d'Etat. À l'hôtel, le téléphone retentit sans cesse. Fleurs. Invitations.

« Qu'est-ce que ces gens peuvent bien s'imaginer? se demande la journaliste. Vite mes bagages et filons. »

— Je ne prends pas de parapluie? dit la journaliste, exaspérée...

Ironie perdue. Le lendemain, décolletée jusqu'au reins, son vieux chapeau sur une chevelure artistement bouclée, notre journaliste arrive au palais non sans que M. Ma-à ait fourré son long doigt dans son sac pour s'assurer qu'il ne contient pas de mignon revolver.

Attente dans un salon plein de meubles disparaît, fanés, usés. Un boy apporte à l'étrangère une tasse de thé brûlant et des serviettes pliées trempées dans l'eau bouillante. Ces serviettes sont pour le visage et sont censées calmer les nerfs. Refus de la journaliste qui jamaïs ne fut très tranquille, mais s'ennuie, car le temps dure. Enfin son tour vient: elle entre dans un salon sans luxe et à l'impression de se trouver « chez la veuve d'un capitaine d'infanterie coloniale qui loue des chambres meublées pour augmenter sa mesquine retraite ». Déboué au milieu de la pièce et très ráide, un jeune homme, maigre, pâle en dolman kaki, la regarde fixement. C'est l'empereur. Il tend la main à la journaliste et la prie de s'asseoir. Elle pose des questions, l'interprète traduit, l'empereur répond.

— Viendrait-il à Paris? Il en a grande envie.

— Comment passe-t-il son temps? — Je me lève à sept heures du matin. Je bois une tasse de café noir et je lis les journaux de mon pays jusqu'à neuf heures. Après quoi, je donne mes audiences, je reçois mes ministres, mes généraux, je décide des affaires courantes, puis je déjeune à midi. De une heure à trois, je m'assieds, je ferme les yeux, je me recueille... je pense. Je pense à un tas de choses. Il est indispensable de rester deux heures chaque jour les yeux clos et de penser. De trois à cinq heures, je joue au billard, au tennis, au golf ou je monte à cheval. De cinq à sept encore les ministres ou, s'il n'y a rien à faire, je cause avec l'empératrice. A sept heures, le dîner; après dîner, la lecture et, à dix heures, je vais dormir. »

— Quelle musique? — Quelle musique? — La T. S. F. — Quelles lectures? — Les journaux.

Après maintes politesses, l'étrangère demande si P'u Yi ne s'ennuie pas de vivre dans cette ville d'Hsinching, éventrée par les constructions nouvelles et d'essuyer les plâtres. Mais l'interprète traduit et rétorque, indigné, que l'empereur n'essuie rien.

Les questions sur des points autres que les bagatelles précédentes, l'empereur les étude.

Quand il ne veut pas répondre, il interroge lui-même. Sur la vie parisienne, sur ce que l'étrangère pense de la cuisine chinoise, etc. Il a pourtant un état et s'écrie: « Pourquoi toutes les nations sont-elles en ce moment en pareille présentation? Pourquoi tous les pays sont-ils si égoïstes? Pourquoi tant que tous les peuples vivent en paix, que tous les hommes soient frères, qu'il n'y ait jamais de guerre. Dites de ma part aux Français que je leur souhaite l'apaisement, la prospérité, le bonheur. »

Cérémonieuse poignée de main au dernier descendant de la dynastie Manchu et Alexandra Roubé-Jansky se retire. Des ministres et des généraux, intrigués par la longueur inusitée de l'audience, accourent, l'interrogent et prennent des notes sur des calepins aussi gravement que s'il s'agissait de secrets d'Etat. À l'hôtel, le téléphone retentit sans cesse. Fleurs. Invitations.

« Qu'est-ce que ces gens peuvent bien s'imaginer? se demande la journaliste. Vite mes bagages et filons. »

— Je ne prends pas de parapluie? dit la journaliste, exaspérée...

Ironie perdue. Le lendemain, décolletée jusqu'au reins, son vieux chapeau sur une chevelure artistement bouclée, notre journaliste arrive au palais non sans que M. Ma-à ait fourré son long doigt dans son sac pour s'assurer qu'il ne contient pas de mignon revolver.

Attente dans un salon plein de meubles disparaît, fanés, usés. Un boy apporte à l'étrangère une tasse de thé brûlant et des serviettes pliées trempées dans l'eau bouillante. Ces serviettes sont pour le visage et sont censées calmer les nerfs. Refus de la journaliste qui jamaïs ne fut très tranquille, mais s'ennuie, car le temps dure. Enfin son tour vient: elle entre dans un salon sans luxe et à l'impression de se trouver « chez la veuve d'un capitaine d'infanterie coloniale qui loue des chambres meublées pour augmenter sa mesquine retraite ». Déboué au milieu de la pièce et très ráide, un jeune homme, maigre, pâle en dolman kaki, la regarde fixement. C'est l'empereur. Il tend la main à la journaliste et la prie de s'asseoir. Elle pose des questions, l'interprète traduit, l'empereur répond.

— Viendrait-il à Paris? Il en a grande envie.

— Comment passe-t-il son temps? — Je me lève à sept heures du matin. Je bois une tasse de café noir et je lis les journaux de mon pays jusqu'à neuf heures. Après quoi, je donne mes audiences, je reçois mes ministres, mes généraux, je décide des affaires courantes, puis je déjeune à midi. De une heure à trois, je m'assieds, je ferme les yeux, je me recueille... je pense. Je pense à un tas de choses. Il est indispensable de rester deux heures chaque jour les yeux clos et de penser. De trois à cinq heures, je joue au billard, au tennis, au golf ou je monte à cheval. De cinq à sept encore les ministres ou, s'il n'y a rien à faire, je cause avec l'empératrice. A sept heures, le dîner; après dîner, la lecture et, à dix heures, je vais dormir. »

— Quelle musique? — Quelle musique? — La T. S. F. — Quelles lectures? — Les journaux.

Après maintes politesses, l'étrangère demande si P'u Yi ne s'ennuie pas de vivre dans cette ville d'Hsinching, éventrée par les constructions nouvelles et d'essuyer les plâtres. Mais l'interprète traduit et rétorque, indigné, que l'empereur n'essuie rien.

Les questions sur des points autres que les bagatelles précédentes, l'empereur les étude.

Quand il ne veut pas répondre, il interroge lui-même. Sur la vie parisienne, sur ce que l'étrangère pense de la cuisine chinoise, etc. Il a pourtant un état et s'écrie: « Pourquoi toutes les nations sont-elles en ce moment en pareille présentation? Pourquoi tous les pays sont-ils si égoïstes? Pourquoi tant que tous les peuples vivent en paix, que tous les hommes soient frères, qu'il n'y ait jamais de guerre. Dites de ma part aux Français que je leur souhaite l'apaisement, la prospérité, le bonheur. »

Cérémonieuse poignée de main au dernier descendant de la dynastie Manchu et Alexandra Roubé-Jansky se retire. Des ministres et des généraux, intrigués par la longueur inusitée de l'audience, accourent, l'interrogent et prennent des notes sur des calepins aussi gravement que s'il s'agissait de secrets d'Etat. À l'hôtel, le téléphone retentit sans cesse. Fleurs. Invitations.

« Qu'est-ce que ces gens peuvent bien s'imaginer? se demande la journaliste. Vite mes bagages et filons. »

— Je ne prends pas de parapluie? dit la journaliste, exaspérée...

Ironie perdue. Le lendemain, décolletée jusqu'au reins, son vieux chapeau sur une chevelure artistement bouclée, notre journaliste arrive au palais non sans que M. Ma-à ait fourré son long doigt dans son sac pour s'assurer qu'il ne contient pas de mignon revolver.

Attente dans un salon plein de meubles disparaît, fanés, usés. Un boy apporte à l'étrangère une tasse de thé brûlant et des serviettes pliées trempées dans l'eau bouillante. Ces serviettes sont pour le visage et sont censées calmer les nerfs. Refus de la journaliste qui jamaïs ne fut très tranquille, mais s'ennuie, car le temps dure. Enfin son tour vient: elle entre dans un salon sans luxe et à l'impression de se trouver « chez la veuve d'un capitaine d'infanterie coloniale qui loue des chambres meublées pour augmenter sa mesquine retraite ». Déboué au milieu de la pièce et très ráide, un jeune homme, maigre, pâle en dolman kaki, la regarde fixement. C'est l'empereur. Il tend la main à la journaliste et la prie de s'asseoir. Elle pose des questions, l'interprète traduit, l'empereur répond.

— Viendrait-il à Paris? Il en a grande envie.

— Comment passe-t-il son temps? — Je me lève à sept heures du matin. Je bois une tasse de café noir et je lis les journaux de mon pays jusqu'à neuf heures. Après quoi, je donne mes audiences, je reçois mes ministres, mes généraux, je décide des affaires courantes, puis je déjeune à midi. De une heure à trois, je m'assieds, je ferme les yeux, je me recueille... je pense. Je pense à un tas de choses. Il est indispensable de rester deux heures chaque jour les yeux clos et de penser. De trois à cinq heures, je joue au billard, au tennis, au golf ou je monte à cheval. De cinq à sept encore les ministres ou, s'il n'y a rien à faire, je cause avec l'empératrice. A sept heures, le dîner; après dîner, la lecture et, à dix heures, je vais dormir. »

— Quelle musique? — Quelle musique? — La T. S. F. — Quelles lectures? — Les journaux.

Après maintes politesses, l'étrangère demande si P'u Yi ne s'ennuie pas de vivre dans cette ville d'Hsinching, éventrée par les constructions nouvelles et d'essuyer les plâtres. Mais l'interprète traduit et rétorque, indigné, que l'empereur n'essuie rien.

Les questions sur des points autres que les bagatelles précédentes, l'empereur les étude.

Quand il ne veut pas répondre, il interroge lui-même. Sur la vie parisienne, sur ce que l'étrangère pense de la cuisine chinoise, etc. Il a pourtant un état et s'écrie: « Pourquoi toutes les nations sont-elles en ce moment en pareille présentation? Pourquoi tous les pays sont-ils si égoïstes? Pourquoi tant que tous les peuples vivent en paix, que tous les hommes soient frères, qu'il n'y ait jamais de guerre. Dites de ma part aux Français que je leur souhaite l'apaisement, la prospérité, le bonheur. »

Cérémonieuse poignée de main au dernier descendant de la dynastie Manchu et Alexandra Roubé-Jansky se retire. Des ministres et des généraux, intrigués par la longueur inusitée de l'audience, accourent, l'interrogent et prennent des notes sur des calepins aussi gravement que s'il s'agissait de secrets d'Etat. À l'hôtel, le téléphone retentit sans cesse. Fleurs. Invitations.

« Qu'est-ce que ces gens peuvent bien s'imaginer? se demande la journaliste. Vite mes bagages et filons. »

— Je ne prends pas de parapluie? dit la journaliste, exaspérée...

Ironie perdue. Le lendemain, décolletée jusqu'au reins, son vieux chapeau sur une chevelure artistement bouclée, notre journaliste arrive au palais non sans que M. Ma-à ait fourré son long doigt dans son sac pour s'assurer qu'il ne contient pas de mignon revolver.

Attente dans un salon plein de meubles disparaît, fanés, usés. Un boy apporte à l'étrangère une tasse de thé brûlant et des serviettes pliées trempées dans l'eau bouillante. Ces serviettes sont pour le visage et sont censées calmer les nerfs. Refus de la journaliste qui jamaïs ne fut très tranquille, mais s'ennuie, car le temps dure. Enfin son tour vient: elle entre dans un salon sans luxe et à l'impression de se trouver « chez la veuve d'un capitaine d'infanterie coloniale qui loue des chambres meublées pour augmenter sa mesquine retraite ». Déboué au milieu de la pièce et très ráide, un jeune homme, maigre, pâle en dolman kaki, la regarde fixement. C'est l'empereur. Il tend la main à la journaliste et la prie de s'asseoir. Elle pose des questions, l'interprète traduit, l'empereur répond.

— Viendrait-il à Paris? Il en a grande envie.

— Comment passe-t-il son temps? — Je me lève à sept heures du matin. Je bois une tasse de café noir et je lis les journaux de mon pays jusqu'à neuf heures. Après quoi, je donne mes audiences, je reçois mes ministres, mes généraux, je décide des affaires courantes, puis je déjeune à midi. De une heure à trois, je m'assieds, je ferme les yeux, je me recueille... je pense. Je pense à un tas de choses. Il est indispensable de rester deux heures chaque jour les yeux clos et de penser. De trois à cinq heures, je joue au billard, au tennis, au golf ou je monte à cheval. De cinq à sept encore les ministres ou, s'il n'y a rien à faire, je cause avec l'empératrice. A sept heures, le dîner; après dîner, la lecture et, à dix heures, je vais dormir. »

— Quelle musique? — Quelle musique? — La T. S. F. — Quelles lectures? — Les journaux.

Après maintes politesses, l'étrangère demande si P'u Yi ne s'ennuie pas de vivre dans cette ville d'Hsinching, éventrée par les constructions nouvelles et d'essuyer les plâtres. Mais l'interprète traduit et rétorque, indigné, que l'empereur n'essuie rien.

Les questions sur des points autres que les bagatelles précédentes, l'empereur les étude.

Quand il ne veut pas répondre, il interroge lui-même. Sur la vie parisienne, sur ce que l'étrangère pense de la cuisine chinoise, etc. Il a pourtant un état et s'écrie: « Pourquoi toutes les nations sont-elles en ce moment en pareille présentation? Pourquoi tous les pays sont-ils si égoïstes? Pourquoi tant que tous les peuples vivent en paix, que tous les hommes soient frères, qu'il n'y ait jamais de guerre. Dites de ma part aux Français que je leur souhaite l'apaisement, la prospérité, le bonheur. »

Cérémonieuse poignée de main au dernier descendant de la dynastie Manchu et Alexandra Roubé-Jansky se retire. Des ministres et des généraux, intrigués par la longueur inusitée de l'audience, accourent, l'interrogent et prennent des notes sur des calepins aussi gravement que s'il s'agissait de secrets d'Etat. À l'hôtel, le téléphone retentit sans cesse. Fleurs. Invitations.

« Qu'est-ce que ces gens peuvent bien s'imaginer? se demande la journaliste. Vite mes bagages et filons. »

— Je ne prends pas de parapluie? dit la journaliste, exaspérée...

Ironie perdue. Le lendemain, décolletée jusqu'au reins, son vieux chapeau sur une chevelure artistement bouclée, notre journaliste arrive au palais non sans que M. Ma-à ait fourré son long doigt dans son sac pour s'assurer qu'il ne contient pas de mignon revolver.

Attente dans un salon plein de meubles disparaît, fanés, usés. Un boy apporte à l'étrangère une tasse de thé brûlant et des serviettes pliées trempées dans l'eau bouillante. Ces serviettes sont pour le visage et sont censées calmer les nerfs. Refus de la journaliste qui jamaïs ne fut très tranquille, mais s'ennuie, car le temps dure. Enfin son tour vient: elle entre dans un salon sans luxe et à l'impression de se trouver « chez la veuve d'un capitaine d'infanterie coloniale qui loue des chambres meublées pour augmenter sa mesquine retraite ». Déboué au milieu de la pièce et très ráide, un jeune homme, maigre, pâle en dolman kaki, la regarde fixement. C'est l'empereur. Il tend la main à la journaliste et la prie de s'asseoir. Elle pose des questions, l'interprète traduit, l'empereur répond.

— Viendrait-il à Paris? Il en a grande envie.

— Comment passe-t-il son temps? — Je me lève à sept heures du matin. Je bois une tasse de café noir et je lis les journaux de mon pays jusqu'à neuf heures. Après quoi, je donne mes audiences, je reçois mes ministres, mes généraux, je décide des affaires courantes, puis je déjeune à midi. De une heure à trois, je m'assieds, je ferme les yeux, je me recueille... je pense. Je pense à un tas de choses. Il est indispensable de rester deux heures chaque jour les yeux clos et de penser. De trois à cinq heures, je joue au billard, au tennis, au golf ou je monte à cheval. De cinq à sept encore les ministres ou, s'il n'y a rien à faire, je cause avec l'empératrice. A sept heures, le dîner; après